

L'ÉCHO

DE

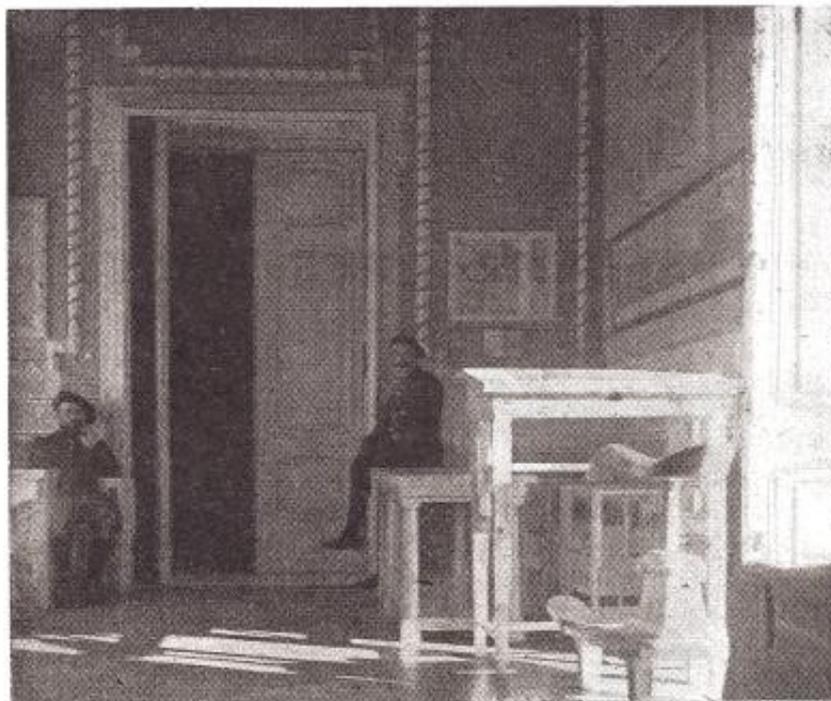
BARBENTANE

en Provence

Abonnement annuel : 1 fr. 50



Publication mensuelle



NOTRE GRAVURE

La vue d'en-haut représente le cabinet de travail de Guillaume II, dans son palais de l'Achilleion. Le siège du bureau est constitué par une selle de cheval posée sur une vis pivot.

A gauche de cette première vue: notre vaillant capitaine *Barthélemy*, du 6^{me} chasseurs alpins, dont on lira plus loin la très belle et très intéressante lettre datée de Corfou — et qui a tenu garnison au palais pendant 20 jours.

La deuxième vue représente le débarquement des chasseurs alpins dans le port de Corfou, le 11 janvier 1916.

On y voit, au fond, le fort neuf, et, au-dessous, à droite; la caserne, dans lesquels était logé le bataillon.

NOS DERNIÈRES FÊTES

Le Mois de Marie fut très pieusement suivi. Chaque soir, l'assistance écoutait, non sans émotion, les lectures pour le temps de guerre, intitulées *Marie, reine de France*, dues à la plume de M. l'abbé Duplessy. L'autel de la Très Sainte Vierge ne cessa pas d'être orné avec le plus grand soin et un goût exquis par nos zélées prieures. A ces exercices, était jointe la prière quotidienne pour la guerre, que nos choristes faisaient toujours suivre d'un cantique de circonstance.

La Première Communion solennelle, le 21 mai, fut favorisée par un temps superbe — et d'autant plus émouvante qu'un grand nombre d'enfants, une quarantaine, y participaient. Le sermon des vêpres fut donné éloquemment par M. le curé de Froméville.

Louis *Raoulx* récita l'acte de renouvellement des promesses du baptême.

Anna *Bernard* et Marie-Jeanne *Couttier* dirent l'acte de consécration à la Sainte Vierge.

La Confirmation, quelques jours après, le 26, ramena, comme chaque année, Monseigneur l'Archevêque parmi nous. Sa Grandeur se montra très satisfaite de la tenue et de la piété de nos enfants. Ce fut pour nous de même une vive satisfaction.

L'Ascension, commencée par une belle communion, se clôtura par la procession traditionnelle avec les Saints protecteurs de la paroisse et des Confréries.

Ce fut le prélude du *Triduum national en l'honneur de la Bienheureuse Jeanne d'Arc*. Les exercices eurent lieu les vendredi 2 et samedi 3 juin, et se clôturèrent solennellement le dimanche 4, par une magnifique communion générale rappelant celle du 7 mai. Le soir, une foule nombreuse accompagna dans les rues la statue de la Bienheureuse au chant des cantiques patriotiques et religieux. Nos enfants firent l'offrande des fleurs aux pieds de Jeanne d'Arc. Notre chœur paroissial rehaussa le salut final par quelques-uns des plus beaux morceaux de son répertoire.

Que Jeanne d'Arc entende ces ferventes supplications pour notre France bien-aimée et protège nos soldats, en particulier tous nos chers enfants de Barbentane.

Mort de M. l'Archiprêtre BELUY

Ancien Curé de Barbentane

M. l'archiprêtre Lucien Beluy, curé de la primatiale de Saint-Trophime d'Arles, vicaire général honoraire, chanoine de la basilique métropolitaine de Saint-Sauveur d'Aix, prévôt du Chapitre d'Arles, est décédé, le vendredi 2 juin, à 1 heure du matin, dans son domicile de la rue du Cloître, à l'âge de 77 ans, après une courte maladie et une pénible agonie.

Le défunt était né dans le riant village de La Fare (Bouches-du-Rhône). Après de brillantes études au séminaire d'Aix, il avait été ordonné prêtre en 1863, et nommé vicaire à Eyragues, puis à Saint-Esprit d'Aix. Aumônier militaire dans cette ville et économiste du Petit Séminaire, il fut promu successivement curé à Barbentane, curé doyen de Berre, curé doyen de Saint-Remy et archiprêtre curé de Saint-Trophime d'Arles, en 1900.

Il y a trois ans, il célébrait dans la primatiale ses noces d'or que présidait Mgr l'archevêque du diocèse et auxquelles assistaient de nombreux fidèles.

Le dimanche 28 mai, il présidait encore dans sa cathédrale à toutes les cérémonies données en l'honneur de Jeanne d'Arc et il était tout heureux de voir les enfants déposer des fleurs aux pieds de la statue de la sainte.

Esprit très doué, très cultivé, d'une rare intelligence puissamment aidée par un jugement droit, M. l'archiprêtre Beluy était en outre un charmant causeur et sa figure, respirant la bonté, lui attirait dans tous les milieux de sincères sympathies. Sa mort laissera un grand vide non seulement au sein du clergé

d'Arles, où il était fait appel souvent à ses lumières, mais aussi dans celui du diocèse où il jouissait d'une grande considération. Il sera pleuré des fidèles.

Les obsèques eurent lieu lundi, à 10 heures du matin, à Arles, et à 5 heures du soir, à La Fare, où il a tenu à aller reposer.

A N.-D. de Lumière

Le dimanche 16 juillet, sous la haute présidence de S. G. Mgr Latty, archevêque d'Avignon, au cours d'un pèlerinage franciscain conduit par le R. P. Hilaire, aura lieu la solennelle inauguration d'un monument à la gloire de Jeanne d'Arc. Ce monument sera véritablement une œuvre d'art.

Le piédestal, de style gothique, est dû au talent de M. Louis Riéty, architecte.

La statue est une fidèle reproduction de celle qui fut sculptée par la duchesse Marie d'Orléans. C'est l'œuvre de l'artiste si connu en Avignon, M. Endignoux, professeur à l'École des Beaux-Arts.

La hauteur totale de ce monument, élevé par souscription, atteint sept mètres. Le socle portera le nom des paroisses qui ont souscrit. Le R. P. Hilaire nous ayant exprimé le désir d'y voir figurer le nom de son pays natal, Barbentane, nous l'avons très affectueusement invité à venir nous donner un sermon, le dimanche 2 juillet, à l'issue duquel il quêtera en faveur de la Jeanne d'Arc de N.-D. de Lumières.

Lettre de M. le Capitaine Barthélemy

Le 5 mai 1916.

Cher Monsieur le Curé,

... Peut-être savez-vous que, à la suite de notre débarquement, pendant la nuit du 11 janvier, ma compagnie, avec des mitrailleuses et un canon, fut désignée pour aller occuper l'Achilleion, que l'on croyait sérieusement défendu.

Il n'en fut rien et ce fut très pacifiquement que nous entrâmes dans le fameux palais.

C'est moi qui ai fait toutes les perquisitions pour découvrir en quoi consistait cette « base de ravitaillement des sous-marins allemands ». Tout a été fouillé. Il n'y avait absolument rien de suspect.

Pendant 20 jours, j'ai tenu garnison dans cette somptueuse demeure qui tire surtout sa valeur du site qu'elle occupe et qui est certainement un des plus merveilleux du monde.

J'ai fait déboulonner la couronne impériale du mât de pavillon qui, lui-même a été abattu — et fait placer sur la terrasse du château un autre mât avec lance, auquel flotte joyeusement notre drapeau tricolore.

C'est impressionnant de voir nos couleurs là où l'on était habitué à voir flotter le grand pavillon impérial avec son aigle de proie et sa devise impudente.

Ma compagnie a transformé la demeure en hôpital, ce qui a demandé beaucoup de temps et de travail — et enfin, le 31 janvier, nous avons cédé la place au personnel sanitaire.

Mais je n'oublierai jamais ce séjour à l'Achilleion, dans ce décor de rêve; cette belle île de Corfou qu'on voit presque entièrement, avec ses oliviers, ses cyprès et ses orangers innombrables, cette baie de Corfou, avec ses petites îles très vertes, encadrée de hautes montagnes, cette mer d'un bleu intense, barrée à l'est par les monts d'Albanie aux mille couleurs; avec, au dernier plan, la grande chaîne neigeuse du Pinde, formant un contraste surprenant avec ce beau ciel de Grèce, tant chanté par les poètes.

Quand le soleil se couchait, ce panorama merveilleux se parait de toutes les teintes que la plus riche palette n'a pu jamais contenir. Et c'était, de minute en minute, un changement à l'infini, dont la beauté vous prenait et vous transportait en plein pays des rêves.

Devant ce spectacle incomparable, je pensais quelquefois à d'autres Français qui, bien avant nous, vinrent sur cette terre, faire flotter le drapeau de la France, alors que leur foi les entraînait vers cette Terre-Sainte qu'ils voulaient délivrer. Et la page si belle de Villehardouin relatant le départ des Croisés de Corfou, la veille de la Pentecôte de l'an 1203, me venait sans cesse à l'esprit — et mon imagination se plaisait à revoir ce spectacle si grandiose, dans ce cadre de nature qui en fut le témoin.

Le mois de février, je le passai, avec ma compagnie, dans la ville, mais j'envoyai cinquante hommes occuper un débouché de l'Adriatique, l'île de Fano, dans laquelle nous avons encore un détachement.

J'ai fait ce voyage sur un chalutier — et il fut fort agité.

Pendant ce temps, l'armée Serbe débarquait. Quelle tristesse et quelle pitié de voir ces malheureux! Cela dépassait presque les horreurs du champ de bataille. Avec quel dévouement inlassable, nos braves chasseurs les transportaient à terre, les soutenant,

leur donnant tout ce qu'ils avaient, travaillant nuit et jour en contact avec les morts, les mourants, les contagieux!

Quelqu'un a dit que le soldat français « lion dans les combats, devenait sœur de charité après la bataille. » Rien n'a été dit qui soit plus exact. Ses qualités de cœur sont à la hauteur de sa bravoure et de sa vaillance.

Que de parents auraient été fiers s'ils avaient pu voir leurs enfants accomplir si simplement ces actes de charité! Non, il n'y a que les fils de la France qui peuvent être aussi humains et pitoyables aux humbles, aux malheureux et aux deshérités. Et ces pauvres Serbes, à l'agonie, âmes simples et reconnaissantes, s'épuisaient en exprimant dans une voix éteinte les quelques mots de gratitude qu'ils avaient la force de prononcer. Pendant deux mois, nous avons assisté à ce calvaire et jamais le dévouement n'a faibli. Plusieurs ont été victimes de ce dévouement; ils reposent à côté de leurs camarades serbes, scellant à jamais une alliance qui est autant celle des cœurs que celle des armes.

Ils ont ajouté un nouvel anneau à la chaîne des traditions hautement humaines et chevaleresques qui, à travers notre histoire, a toujours fait de la France la plus belle figure morale et la protectrice des malheureux et des persécutés.

Nos humbles soldats ont apporté leur pierre à cet édifice; leur nom ne restera pas, mais leur œuvre durera, et si leur tâche fut silencieuse et parfois ingrate et dure, du moins elle fut utile au bon renom de notre Patrie et à sa grandeur dans le monde.

Pour dire encore la récompense que notre pays obtiendra certainement de cette politique qui fut toujours généreuse et grande par ses vertus en Orient, je ne résiste pas au plaisir de vous signaler le bruit qui circule dans la Méditerranée orientale, c'est que la paix nous rendra le royaume de Godefroy de Bouillon, avec tous les agrandissements et toutes les garanties qu'il comporte. Ceci n'est qu'un bruit, mais c'est aussi une espérance qui réjouira tous les cœurs français.

Enfin, puisqu'il faut que je continue à vous parler de moi, pour vous raconter la mission militaire la plus extraordinaire dont un officier ait pu être chargé, voici le travail que j'ai été à faire, depuis le 1^{er} mars, et qui m'a pris tout mon temps.

L'invasion des Balkans a fait refluer vers Corfou beaucoup de Slaves du sud, anciens sujets de l'Autriche, que la communauté de race et de langue avait mis dans la lutte, du côté de la Serbie... Tous ceux-ci, au prix de difficultés énormes, et de pertes terribles, étaient arrivés en désordre et s'étaient répandus dans l'île, car personne ne s'occupait d'eux.

Un jour, ma compagnie étant détachée dans un petit village, une collision avait failli se produire entre réguliers serbes et ces volontaires qui, pour des raisons de discipline, ne voulaient pas être incorporés dans l'armée serbe.

On avait eu recours — naturellement — à l'arbitrage du capitaine français pour régler le différent.

Je prévins la Mission Militaire Française de l'incident et un colonel vint pour enquêter.

Pour éviter le retour de difficultés, on leur demanda ce qu'ils comptaient faire; ils déclarèrent qu'ils voulaient combattre sous les ordres des Français. 1.200 sur 1.400 se groupèrent autour de moi et le colonel de la Mission, entrevoyant, là, la fin de la querelle, me chargea d'organiser tous ces hommes en bataillon.

C'était là une tâche énorme et pleine de difficultés. La race, la langue, la mentalité, la manière de combattre, les tendances, tout m'était inconnu dans ce groupement.

Pendant 8 jours, matin et soir, j'allais tout seul et au moyen de l'un d'eux qui parlait français, je les formais en compagnies, en sections, en escouades; je faisais élire tous leurs chefs que je confirmais ensuite dans leurs fonctions.

L'hygiène des hommes et des camps était déplorable; il fallait prendre rapidement des mesures, quelques cas de typhus et de choléra s'étant déclarés. Leur bonne volonté et leur intelligence m'aidaient puissamment. Et je pensais souvent aux pages de P.-L. Courier, dans son voyage en Italie, quand je me trouvais au milieu de ces hommes de haute stature, tous ayant le revolver à la ceinture, et le poignard au genou... Aucun détail d'installation ne fut négligé. Je leur distribuai des effets, du linge, le matériel nécessaire, une nourriture semblable à celle de mes chasseurs. Je les fis ensuite tous vacciner contre le choléra, passer à une visite complète, envoyer les malades aux hôpitaux, soigner les blessés, trier les vieillards et les enfants. Le bien-être, leur volonté bien marquée de bien faire, l'admiration qu'ils avaient pour la France, en avaient fait, en 8 jours, des hommes d'un dévouement à toute épreuve. Il s'agissait maintenant de les instruire, ce qui n'était pas facile. Je pris dans ma compagnie et je demandai au chef de bataillon des instructeurs. J'affectai à chacune des 5 compagnies un officier ou sous-officier instructeur, un fourrier et un interprète d'anglais ou d'italien; car, si jamais il y eut sur la terre une nouvelle tour de Babel, c'est bien dans la presqu'île où j'avais établi leur camp.

Il y avait là des Français, des Serbes, des volontaires de Banat, de Temesvar, de l'Herzégovine, des Bouches de Cattaro, du Monténégro, de Bosnie, de Bohême et de Galicie, ces derniers, autrefois soldats autrichiens, faits prisonniers par les Russes et renvoyés en Serbie pour combattre. Beaucoup parmi eux revenaient des Amériques. On parlait, dans ce camp, le français, le serbe, l'anglais, le grec, l'allemand, le russe, l'italien, l'espagnol, les dialectes albanais, même le turc et l'arménien. Je ne m'étais pas attelé à une mince besogne... Il a fallu changer, modifier, amalgamer le tout et l'unifier à la manière française; il fallait faire de la psychologie autant que de l'instruction.

Les progrès réalisés sont remarquables, leur discipline est parfaite, leur conduite est irréprochable... Et, comme ces malheureux étaient intéressants, eux qui, depuis des siècles, tantôt

par le turc, tantôt par l'Autriche, avaient vu leurs familles massacrées, leurs maisons brûlées, tout détruit.

La France leur apparaît comme une Providence. C'est d'elle que viennent les consolations et les espoirs et c'est vers elle que vont leur reconnaissance et leur prière.

Combien de fois m'ont-ils exprimé cette pensée touchante: « Nous n'avons plus de patrie, plus de foyer, plus de famille; il ne nous reste que Dieu et vous sur la terre... » Je leur réponds toujours que tant que la France existera; il y aura une patrie terrestre pour ceux qui souffrent et qui pleurent, que tout Français chargé de s'occuper d'eux aurait fait comme moi.

J'ai appelé « mon bataillon »: *Bataillon des Volontaires de l'Herzégovine et des Bouches du Cattaro*. Si vous entendez un jour parler de lui, vous vous souviendrez que c'est une arme que j'ai forgée pour combattre comme nous pour la plus juste des causes...

LIVRE D'OR

Les remerciements de l'armée serbe à nos chasseurs alpins concernent plusieurs de nos compatriotes, le vaillant capitaine Barthélemy, François Mourrin, J.-M. Martin, Léon Jaoul, etc. — Nous reproduisons une communication à ce sujet, datée de Corfou:

A l'occasion du départ de Corfou, du ...^{me} bataillon de chasseurs alpins, relevé après trois mois de séjour, le colonel d'état-major, B. Terzitch, ministre de la guerre de Serbie, a fait part au général de Mondésir, chef de la mission française auprès de l'armée serbe, de la reconnaissance de son pays envers les chasseurs de ce bataillon.

« Pendant leur séjour à Corfou, ils ont, en effet, gagné les cœurs des soldats serbes et de leurs chefs par leur dévouement inlassable envers eux. Le ...^e bataillon a accueilli les soldats serbes au moment de leurs plus cruelles souffrances, provenant de leur pénible retraite.

« Les chasseurs ont transporté dans leurs bras les soldats serbes épuisés et mourants, sans se préoccuper nullement de ce qu'un grand nombre étaient atteints de maladies contagieuses. Ils leur portaient leur équipement et leur donnaient la plus grande partie de leur pain.

« Au nom de l'armée serbe, j'ai l'honneur d'exprimer sa reconnaissance sincère à MM. les officiers, aux sous-officiers et soldats du ...^{me} chasseurs, en vous priant de vouloir bien la leur transmettre. »

S. A. R. le prince Alexandre de Serbie, à son tour, ne voulut pas laisser partir le bataillon sans le passer en revue: au cours de cette cérémonie, il remit plusieurs décorations du Mérite mili-

taire serbe, notamment à notre concitoyen, M. Provane, sous-lieutenant, déjà titulaire de la Croix de guerre.



Voici le texte de la citation, à l'ordre de la brigade, de Gaston Nazon, citation annoncée dans notre dernier *Echo* :

«Le 11 mars 1916, faisant partie d'une chaîne de liaison, est resté à son poste sous un bombardement d'une extrême violence et a été grièvement blessé.»

Le général commandant la 85^{me} brigade.



Pierre Ménard, caporal à la 8^{me} compagnie du 36^{me} d'infanterie, a reçu la *Médaille militaire*, et a été l'objet de la citation suivante :

«**Excellent gradé, courageux et énergique, qui a été grièvement blessé à la tête, à son poste de combat, et a dû subir une opération grave.**»

La présente citation comporte l'attribution de la *Croix de guerre* avec palme.



Le sergent Paul Mouret, du 157^{me} d'infanterie, est cité à l'ordre du corps d'armée :

«Sergent grenadier courageux, énergique; blessé très grièvement au cours du combat du 30 mars 1916, après avoir repoussé plusieurs tentatives de l'ennemi.»

Le sergent Paul Mouret a été inscrit au tableau spécial de la *Médaille militaire*, avec *Croix de guerre*, à la suite de cette citation.



Louis de Granrut, tué sur le champ de bataille de Verdun, comme il a été dit dans notre *Echo* de mai dernier, a mérité la citation suivante, avec *Croix de guerre*, une palme et une étoile :

«Caporal plein d'entrain, toujours volontaire pour faire des patrouilles. Grièvement blessé, le 13 mars 1916, tandis qu'il dirigeait une équipe de pose de fil de fer.»

Daté de ..., en campagne, le 29 mars 1916.



Parmi les récentes citations à l'ordre de l'armée, nous relevons la suivante, en date du 1^{er} mai, concernant Charles-Léon Ayme, sergent au 16^{me} régiment d'infanterie, 2^{me} compagnie, dont nous donnions la nécrologie au martyrologe de l'*Echo* de mai :

« Sous-officier d'une grande bravoure. Volontaire pour toutes les missions périlleuses. A été tué en maintenant dans un ordre parfait, malgré un bombardement violent, un détachement dont il avait le commandement. »

Puissent ces éloges être un adoucissement à la douleur des familles si cruellement éprouvées.

Martyrologe

42. — Lucien *Chabert*, du 415^{me} d'infanterie, tué à Verdun, à l'âge de 21 ans. Sa famille s'est fixée à Orange.

43. — Louis *Ayme*, époux Sylvestre, meurt en captivité, le 26 mai, des suites de ses blessures.

44. — Pierre *Glénat*, 19^e d'artillerie, meurt le 1^{er} juin, d'une fracture du crâne, victime d'un accident de cheval.

Nous déplorons également la mort de Guillaume *Berthe*, à Pierrefeu (Var), employé dans le service du ravitaillement. Il habitait, depuis quelques années, Rognonas.

Discours Funèbre prononcé au Service pour le Sergent Paul Mouret, le Mardi 16 Mai

Messieurs du Conseil,

Mes Frères,

Le sergent Paul MOURET, du 157^e d'infanterie, 13^e compagnie, fut blessé le 29 mars, vers 9 heures du soir, par des éclats d'obus et de grenades.

Atteint au bras, ainsi que sur plusieurs parties du corps, il fut emporté au poste de secours, et, aussitôt après avoir été pansé, évacué sur une formation sanitaire.

Un camarade écrivit, en son nom, à la date du 1^{er} avril, cette touchante et dernière lettre:

Bien chère Mère et Sœurs,

« Je fais écrire ces deux lignes pour vous rassurer sur mon sort. Ne vous inquiétez pas de ma santé. J'ai été blessé au bras droit, ce

qui m'empêche de vous écrire moi-même. Je suis encore dans une ambulance et espère être évacué bientôt dans un hôpital, où je pourrai me reposer mieux.

« J'attends de vos nouvelles, et ne vous inquiétez pas si je reste quelque temps sans vous écrire. Recevez de votre fils et frère de bons baisers. » — PAUL.

Quelques jours après, le 9 avril, il succombait à l'ambulance 3/5 de Froidos (Meuse).

Il repose dans le cimetière de Froidos, et sur sa tombe, un prêtre-soldat, sergent infirmier, qui était avant-hier de passage dans notre paroisse, en visite chez M. l'abbé Hance, son ami, pourra, la semaine prochaine, comme il nous l'a promis, s'agenouiller et prier au nom de nous tous.

Il est mort glorieusement, puisque le lieutenant commandant la compagnie écrit ceci: « Le sergent Mouret a été l'objet d'une proposition pour la médaille militaire pour sa belle conduite au feu. »

Il est mort chrétiennement aussi, car élevé sur les genoux d'une pieuse et admirable mère, il n'avait jamais oublié la foi de son enfance, avivée encore par le danger de tous les instants, en face de la mort.

J'en trouverais aisément des preuves dans les fréquentes lettres qu'il m'adressait avec tant de cœur et d'affectueux abandon. Cette pensée est consolante entre toutes.

D'ailleurs, puisque c'est la consolation que nous cherchons en ces heures si cruelles, remontons jusqu'à sa source, jusqu'au Calvaire, en présence du divin Crucifié, Sauveur de nos âmes, et de sa très sainte Mère, la nôtre aussi.

Nous voyons au Calvaire que l'avant-dernier regard de Jésus fut pour sa Mère et son dernier pour le ciel. Il en est de même sur le champ de bataille, cet autre Calvaire.

L'avant-dernier regard de nos enfants chrétiens est pour leur mère. La lettre que nous venons de lire de notre cher Paul nous en fournit un témoignage ajouté à bien d'autres. Soyons certains, cependant, que son dernier regard fut pour le ciel.

Mais, comme au Calvaire la Mère fut digne du Fils, nos mères chrétiennes doivent s'élever à la hauteur du sacrifice que la Patrie et le devoir leur imposent, et se montrer dignes de leurs héros et de leurs martyrs.

Nous savons que Marie reçut le coup en plein cœur, mais le reçut debout. Debout elle était restée pendant les trois longues heures de l'agonie, sur la croix, debout elle souffrait, debout elle pleurait: *stabat*. Oh! puissent, mères chrétiennes, vos atroces douleurs vous trouver dans cette attitude.

Le fardeau est très lourd à porter, écrasant; remarquez toutefois que ce fardeau sacré n'est autre que la croix, la croix nécessaire ici-bas et qui sanctifie, la croix qui, seule, sauve et ouvre le ciel. Restez donc debout dans l'épreuve et dans le devoir.

O mère, qui pleurez ce fils si cher et si bon, si sympathique à tous, soyez convaincue qu'il est maintenant éternellement heureux dans la patrie des braves.

Je recevais, hier, d'un de ses frères, ces lignes émues :

« Notre cher regretté frère Paul, tombé glorieusement au champ d'honneur pour la défense de notre patrie et de notre foi chrétienne, nous le retrouverons un jour, et du ciel il nous protégera jusqu'à la fin de la guerre. Lui qui était pour nous si affable!... et maintenant, plus rien!... Que c'est dur à surmonter! Seule la confiance que l'on met dans le bon Dieu soutient et console... Je ne cesse de prier pour le repos de son âme. »

A peine avons-nous lu ces belles, patriotiques et religieuses lignes, que nous apprenions la nouvelle de la touchante cérémonie funèbre, qui a été célébrée à Lisbonne (Portugal), le 9 mai, à l'église St-Louis, pour le repos de l'âme de notre glorieux mort, sur l'initiative d'une tante et d'un oncle tendrement dévoués. Une grande partie de la colonie française de Lisbonne était là, priant à son intention.

Voilà donc la douleur et la consolation, le regret et l'espérance!... Oui, pleurons mais espérons. Ce cher enfant est mort pour une belle et sainte cause. Heureux ceux qui meurent pour elle!

Heureux ceux et celles qui acceptent cette mort; ils sont les créanciers du devoir. La terre les glorifie. Le ciel leur sourit. Et Dieu, là-haut, dans son infinie justice et son infini amour, les récompense d'une éternité de bonheur.

Ajournés des Classes 1915-16 et 17

Un conseil de révision qui eut lieu, à Châteaurenard, le 26 mai 1916, statuant sur le sort de ces jeunes gens, déclara :

Bons pour le service armé : Albert BRUS ; Paul-Julien CABASSOLE et Henri MUS.

Versés dans l'auxiliaire : Jean-Baptiste-Joseph REBOUL ; Joseph CHABAS ; Louis-François GABRIEL ; Antoine GIRAUD.

Exemptés : Léon GRASSOT et Marcel VAYEN.

Louis LINSOLAS fut ajourné au 2 juillet 1916.

COURRIER MILITAIRE

Adjudant-chef *Pialot* : « ... Toujours à la chasse aux Boches, mais les brigands sont bien accrochés... je crois que le commencement de la fin est proche... »

Léopold *Michel*: «... L'année dernière, pour Pâques, j'étais parmi vous; quel éloignement, cette année! mais soyez certain que ma pensée sera avec vous...»

Achille *Deurrieu*: «... Enfin, tout est entre les mains de Dieu... Prions-le donc et du fond du cœur; c'est encore le seul moyen de hâter la Victoire...»

Jean *Martin*: «... On s'attend à quitter Corfou tous les jours, mais nul ne sait pour quelle destination...»

Etienne *Bernard*: «... C'est du secteur des Parroches que j'ai gardé le souvenir d'un acte providentiel que je tiens à vous citer... Nous faisons des travaux de défense entre les 2^{me} et 3^{me} lignes, et, chaque soir, pour nous y rendre, nous passions dans un ravin, dit: «Ravin des fumées.» Ce ravin-là n'avait pas été marmité depuis presque un an; tellement, que les cuisines roulantes y stationnaient, et on y avait construit un assez grand nombre de cagnas... Dans la journée du 26, nos officiers, inspirés sans doute par la Providence, eurent l'idée de reconnaître un autre chemin, plus court et moins exposé... Le soir du même jour, au moment où la compagnie était en route pour le travail, un bombardement de gros calibre commence à tomber sur le ravin, et le chemin que la compagnie prenait les soirs précédents... pendant deux heures, on a compté 150 obus, dont 5 seulement n'ont pas éclaté... Après des choses pareilles, on ne peut perdre la foi et la confiance... Et le jour où nous monterons de nouveau aux tranchées, ce qui probablement ne tardera pas, ce sera, comme toujours, avec courage...»

Caporal *Bonjean*: «... Félicitations à mon ami Louis Sérignan, pour sa Médaille militaire... il l'a rudement gagnée...»

Caporal Jean *Fontaine*: «... Mon régiment se trouvait au repos, le jour de Pâques... Près de 500 soldats s'approchèrent de la Sainte Table... On a eu raison à Verdun, de nos ennemis... Notre tour de prendre l'offensive viendra sous peu...»

Guillaume *Marteau*: «... Je languis beaucoup de retourner chez nous, vu que mon état ne me permet pas de reprendre place, avec mes camarades, pour défendre notre belle France contre l'opresseur...»

Bonnes nouvelles et remerciements pour l'*Echo*, reçus de *Véray*, mitrailleur; Louis *Fontaine* (dans les tranchées d'Alsace); Claude *Marteau* et Jules *Ménard* (G. V. C. dans les Vosges); G. *Chancel*; caporal Louis *Petit*; Marius *Escalier*; Jean *Bruyère* (à l'hôpital); Théophile *Pascal*; Louis *Laget*; Marcelin *Gourret*; Julien *Audibert*.

Marius *Poitevin*, prisonnier à Giessen: «... Aujourd'hui, dimanche, on nous a menés à la paroisse de Ruderdy...»

Fernand *Barral*: «... Les Boches ne sont pas trop méchants pour l'instant... il pleut... il faut prendre le temps comme il vient, de même que la vie...»

G. Bard: «... *L'Echo* est toujours bien accueilli, il nous apporte quelques étincelles de la vie du pays; ah! ce beau et cher pays de Provence, comme nous l'aimons, encore plus, si c'est possible... »

Louis Ayme: «... Nous travaillons énormément, le jour, la nuit, sitôt que les obus boches nous le permettent... »

Adrien Montagnè: «... Hier au soir, j'ai pu assister à la prière et à la bénédiction dans une église dont le clocher est démoli par les obus... »

Antoine Rossi: «... J'ai appris qu'un de mes frères barbentais était mort des suites de ses blessures... j'adresse mes condoléances à sa famille et recommande son âme à Dieu... »

Jean-Marie Mouret: «... Notre cher et regretté frère Paul, est tombé glorieusement au champ d'honneur, pour la défense de la patrie et de la foi... On le retrouvera un jour, et, du ciel, il nous protégera jusqu'à la fin de la guerre... »

Gaston Nazon: «... Les infirmières ont organisé une chorale dont je fais partie, et aujourd'hui, fête de Jeanne d'Arc, nous allons chanter la messe... »

Auguste Issartel: «... Nous devons passer 3 semaines dans l'hôpital de Souillac... Nous sommes bien soignés, rien ne nous manque, les bonnes Sœurs sont admirables... Je commence à faire de petites promenades... »

Joseph Fontaine: «... Le métier commence à rentrer, et si Dieu veut que nous allions au front, nous irons de bon cœur, pour venger nos morts et délivrer notre chère France... »

Jacques Marteau: «... Nous sommes à la veille de quitter notre secteur... Où irons-nous? A la volonté de ceux qui nous commandent et de Celui qui nous protège... »

Louis Marchand: «... Je ne puis pas vous raconter mes exploits d'armes, ce serait trop vite fait... J'ai eu l'honneur d'être de piquet à la gare des Brotteaux à l'arrivée de nos chers grands blessés prisonniers... En arrivant sur le quai, il y avait tant de militaires de différents régiments que je pensais: «Les voyez-vous, les hussards, les dragons, la garde? etc.»... Quand le train est apparu, la fanfare a joué: «Au Drapeau», le train a défilé tout doux, au son de la *Marseillaise* et de l'Hymne russe, au milieu de l'enthousiasme, des claquements de mains, et des cris de «Vive la France»... A la descente du train, les dames de la Croix-Rouge leur offraient des fleurs, des cigarettes, des biscuits... Dehors, 36 autos les attendaient, garnies de drapeaux et de fleurs... Je ne regrette pas ma matinée... »

L. Bertaud: «... Dimanche, j'ai assisté à la Première Communion d'un zouave; c'est le R. P. Brémond qui a pu convertir cette âme... Nous partons ce soir pour les tranchées... J'ai mis de nouveau mes comptes en règle avec le Grand Chef... Avec le pain des forts, on peut marcher... »

Bonnes nouvelles reçues de Joseph *Reviał*, caporal (au Sénégal); Marius *Escalier* (toujours en Alsace, avec Louis Fontaine); François *Mouret* (à Xerpout); Paul *Mus* (de retour en France); Joseph *Giraud* (dans un dépôt d'éclopés); G. *Marteau* (à l'hôpital, à Nîmes); adjudant-chef *Pialot*.

Pierre *Ayme*: «... C'est avec plaisir que j'ai reçu votre lettre et l'*Echo*... Ça m'a fait passer le cafard... j'en tenais un pas ordinaire... Nous sommes maintenant « Division volante », alors, s'il y a un mauvais coup, sûrement on ne le manquera pas... Nous sommes dans l'Oise, où l'on fait de grandes manœuvres... »

Jean-Marie *Deurrieu*: «... On ne s'en fait pas... Une seule pensée domine: « C'est pour Dieu et pour la Patrie... »

Henri *Sérignan*: «... J'ai le bonheur d'assister à la messe, tous les dimanches... J'attends d'un jour à l'autre mon départ pour les tranchées... »

Caporal Louis *Petit*: «... Nous marchons, je ne sais pas où nous allons... toujours pas de bile... les canons tonnent et le temps est superbe... »

Pierre *Mouret*: «... Je vous remercie de votre beau discours, à l'office, dit à la mémoire de mon regretté frère Paul... Je remercie aussi, de grand cœur, tous les Barbentanais qui ont pris part à notre deuil, en venant assister à cette messe... »

Jean-Marie *Peyrie*: «... J'ai eu le plaisir d'accompagner les premiers transports de troupes russes à Marseille... »

J.-M. *Joubert*: «... Notre commandant qui a été nommé lieutenant-colonel, nous a quittés... Tous les soldats ont regretté un si bon père, et si bon chrétien... Nous sommes à 57 kilomètres de Salonique, toujours occupés aux travaux des routes... Nous avons fait 120 kilomètres en 4 jours... mais nous ne sommes pas des plus malheureux... Ayons toujours confiance... »

Jean *Marceau*: «... En ce moment, c'est devant la forteresse tant convoitée par les Boches que je me trouve. Depuis 92 jours, ils cherchent par tous les moyens, à enfoncer les lignes françaises, et leurs audacieuses tentatives n'ont abouti qu'à un échec... Ai-je besoin de vous dire l'héroïsme et le mépris de la mort de tous ceux qui défendent ce secteur? Aucune plume ne pourrait décrire ce qui s'y passe. Que d'obus! Quel bruit étourdissant! Et dire qu'il existe des hommes assez téméraires pour braver ce déluge de fer et conquérir, petit à petit, des positions que, de part et d'autre, on s'obstine à ne point céder... Mais, que de pertes! après ces terribles échauffourées, on dirait qu'il y a des divisions entières qui se reposent. Ainsi, dans une attaque que les Boches viennent de tenter, ils sont restés tellement nombreux, que nos mitrailleuses ne pouvaient plus faire grand chose, car les morceaux de cadavres faisaient des barricades où les derniers Boches se cachaient. A force de faire tomber des hommes, ils finiront bien par lâcher prise, et, ce jour-là sera la fin pour eux

et la Victoire finale pour nous... Pendant ces heures terribles, il y en a qui ne restent pas inactifs, ceux-là ont la double mission de panser les corps et de guérir les âmes... Ce sont nos vaillants et sympathiques aumôniers, si aimés et si populaires dans l'armée... »

Louis *Gontard*: «... Le bonjour aux Barbentanais... »

L. *Courdon*, maréchal des logis: «... Depuis 22 mois, nous n'avions pas rencontré secteur plus calme que celui que nous occupons en ce moment; mais l'arrivée de forts contingents sénégalais me laisse à penser que d'ici peu, nous aurons de l'ouvrage... J'ai appris avec regret la mort de mon ami Paul Mouret; Dieu fasse que ce martyrologe s'arrête là! Confiant dans sa volonté, j'ai la conviction que la Victoire finale nous sera échue sous peu... »

Antonin *Mouïren*: «... Depuis 7 jours que je suis dans les parages de Froméreville, il n'y a pas eu un moment d'accalmie; jour et nuit, le canon tonne, et, en ce moment, le 75 fait rage... Je vous envoie mon ferme espoir que les Boches ne rentreront pas à Verdun... »

René *Daire*: «... Je suis en bonne voie de guérison... Je lis toujours l'*Echo* avec la plus vive satisfaction... Mes meilleurs sentiments à M. l'abbé Bucelle... »

Bonnes nouvelles de Léopold *Michel*, Charles *Granier*, caporal *Gaffet* Marcelin *Gourret*, J.-M. *Mouret*, Léontin *Gilles*, H. *Rouqueirol*, Julien *Audibert*.

J. *Amy*: «... Nous étions en réserve dans des grandes casernes, en attendant de monter en ligne au village de Vaux. Les avions boches ne se gênaient pas pour survoler la ville... Sitôt qu'un ennemi était signalé, un clairon jouait: «Couvrez-vous — ou plutôt —: cachez-vous» et les soldats français, très curieux et très insoucians du danger, au lieu de se cacher, regardaient dans les airs pour apercevoir le Boche. Un soir, vers 4 heures, après le *cachez-vous* habituel, nous aperçûmes un avion ennemi poursuivi par un des nôtres; on entendait les mitrailleuses crépiter. Tout à coup, le boche pencha sur une aile, et, après avoir essayé de rétablir l'équilibre, il descendit avec une vitesse vertigineuse et alla s'abattre dans les bois voisins. Si vous aviez vu l'enthousiasme de nos soldats; on trépignait, nous avions des larmes qui mouillaient nos paupières, de voir l'ennemi abattu. Depuis le début de la guerre, je n'avais ressenti une émotion pareille. Quand, malheureusement, il arrive qu'un des nôtres tombe, on en pleure de rage; mais, ce jour-là, c'était du délire, et je conserverai longtemps, si j'ai le bonheur de revenir de cette terrible guerre, le souvenir de ces soldats qui, oubliant qu'il fallait se cacher, couraient comme des fous et poussaient des hurlements de joie... Si vous saviez comme la guerre donne une mentalité différente que celle du temps de paix, surtout avec des ennemis pareils!»

ÉTAT PAROISSIAL

BAPTEMES

Mai

14. Pâquerette-Claudinette Bertaud. Parrain: Claude Bertaud; marraine Caroline Joubert, épouse Chabert.
29. Ondoiment: Anna-Augustine Pascal.

SEPULTURES

Mai

12. René-Louis Granier, 1 an, Porte calendrale.
21. Marie Gabriel, épouse Henri Bertaud, 51 ans, La Fontaine.
26. Marie Sérignan, épouse Marcel Fontaine, 35 ans, Galline Grasse.
31. Théophile-Louis Pascal, vingt-deux mois, rue du Séquier.

Juin

2. Jacques Marin, 76 ans, rue du Paty.
3. Honoré-Hilarion Rey, 77 ans, rue du Puits.
4. Raphaël Jacovetti, 10 ans, rue du Séquier.



Prière des Tranchées

Mère de Dieu, Vierge Marie,
Par sept douleurs endolorie,
Jésus pleure quand vous pleurez!

Apitoyez-le sur nos peines,
Et portez-lui, Reine des Reines,
L'écho de nos misérérés!

Soyez, soyez pour notre France
Notre-Dame de Recouvrance,
O Vierge des Désespérés!

Paul DÉROULÈDE.

L'AUMONIER

Un grand personnage, visitant les armées, disait à un grand chef :
— Que faites-vous, si un régiment manifeste quelque signe de lassitude ?

La réponse fut catégorique : — Je lui envoie des aumôniers.

Et voici une belle page de René Bazin sur l'aumônier :

«...Où est-il né ? Peu importe : il est de France. De quelle famille ? Probablement d'une famille modeste, où tout était en place, l'autorité et la tendresse, où l'on travaillait, où l'on s'aimait avec une grande estime, père, mère, enfants. Peut-être aussi est-il d'une famille riche, mais où la richesse, ayant affiné l'éducation, l'esprit, le visage même, n'a pas gâté le cœur ; où la puissance de sacrifice a grandi, au contraire, et suffit aisément aux devoirs multipliés.

« Qu'il vienne d'ici ou de là, je le répète, il est de France, d'un pays où l'on se donne tout entier, lorsque la cause en vaut la peine. Il a eu une enfance heureuse, en tout cas abritée. Et c'est parce qu'il a compris son bonheur qu'il l'a abandonné pour se dévouer aux malheureux. Avant de les connaître, il a dit : « Je leur appartiens. Je leur porterai cette lumière, ce pardon, cette paix, cette espérance et cette force qui m'ont été prodigués : il faut que je partage ! »

« A dix-huit ans, au sortir du collège, il s'est séparé de sa famille ; il s'est mis à l'étude de la philosophie et de la théologie ; surtout il a cultivé dans le silence et le recueillement les vertus dont il faut avoir une ample provision pour être un médecin d'âmes. Un peu plus tard, il a reçu les pouvoirs mystérieux qui font de lui le prêtre, médiateur, consolateur et juge, au nom de l'invisible Justice.

« Lorsqu'il rentre dans la société, il est avant toute chose un des biens des pauvres, des tristes, des délaissés, celui sur qui toutes les misères ont un droit et qu'elles ne lâcheront plus. Et c'est pourquoi elles peuvent exiger qu'on le leur donne, et qu'il parte avec elles, pour les assister et pour les absoudre, quand on leur dit : Allez vous battre !

« Il est donc parti. Et maintenant je puis citer quelques pensées de cet aumônier militaire, quelques fragments de ses lettres qui m'ont été communiqués. Il exerce son ministère sur la ligne de feu et dans les ambulances les plus proches du feu. Les noms changent, les aptitudes sont différentes, les âges varient entre vingt-cinq et cinquante ans, mais le cœur est le même. C'est toujours l'aumônier :

« Même ceux qui n'usent pas de notre ministère sont heureux d'avoir un prêtre avec eux. Ces hommes à qui la France demande le sacrifice de leur vie, comment leur refuserait-on l'assistance d'un prêtre, quand le plus misérable condamné l'obtiendrait sans peine ? Notre place est parmi eux ; notre costume doit être celui auquel ils sont habitués : la soutane ; nous devons être reconnaissables ; une foule d'âmes nous demandent courage et en donner est notre mission. L'expérience est faite : un aumônier qui aime les soldats et qui en est aimé est aussi utile dans le danger que dans les ambulances et dans les hôpitaux. Il en faut partout où l'on souffre et partout où l'on meurt. »

Si Guillaume était mort ?

Cela aurait bien pu arriver. A lire les journaux, il y a quelques mois, le Kaiser était doué de plusieurs maladies mortelles... Et une seule suffit.

D'ailleurs, fut-il bien portant, il n'est pas infailliblement assuré contre les risques de guerre. Dans une de ses randonnées d'un bout de l'Europe à l'autre, il est à la merci d'un accident. Sur un front quelconque, il peut recevoir une balle... dans le sien.

Supposons ce dernier cas: immédiatement quelque chose en vous se sent tout prêt à protester. « Eh quoi! il mourrait ainsi, dans un moment où, l'imagination aidant, il pourrait se croire victorieux!... Dans un dernier éclair, il pourrait contempler la Belgique réduite à l'étendue d'un canton, la France du Nord envahie, la Pologne occupée, le Monténégro conquis, la Serbie prise, l'Autriche, la Bulgarie et la Turquie domestiquées!... Il pourrait voir tout cela, conclure du passé à l'avenir, et s'ensevelir ainsi dans la gloire!... Et cela, après tout ce qu'il a fait ou fait faire: après les traités déchirés, les serments parjurés, les faibles massacrés, les biens privés volés!... » Non, encore une fois, tout en vous proteste contre une telle hypothèse.

Et pourtant, elle peut être demain la réalité. Cela ne dépend pas de vous. Vous ne voulez pas qu'il meure sans avoir vu l'échec de ses trahisons, la ruine de ses espoirs fous, le châtement de ses vilenies... Vous ne voulez pas?... Mais votre vouloir n'y peut rien: et demain, peut-être, ce sera dans votre journal.

Et alors?...

Alors, de deux choses l'une: ou vous êtes croyant ou vous ne l'êtes pas; ou vous voyez dans la vie présente un commencement, ou vous y voyez une fin; ou vous croyez qu'à la mort tout finit, ou vous croyez qu'alors tout commence.

Si vous êtes croyant, alors vous êtes rassuré. Vous auriez préféré voir, dès maintenant et par vous-même, le châtement du coupable. Mais vous savez qu'il y a un Dieu; vous savez que ce Dieu est la souveraine justice, sans laquelle il ne serait pas Dieu; vous savez que pour échapper à ses mains, il n'y a ni trains blindés, ni cottes de mailles, ni tranchées souterraines, ni masques protecteurs; vous savez que, selon le proverbe populaire et expressif, Dieu rattrape sans courir. Et vous vous consolez de n'avoir pas vu le châtement du grand crime, en vous redisant qu'aucun crime ne reste impuni, pour Celui devant qui les rois doivent comparaître, comme tous les autres hommes...

Mais si vous ne croyez pas?... Je le sais, ce manque de foi ne vous empêche pas d'être honnête homme, et de vouloir, comme tel, que le bien soit récompensé et que le mal soit puni. Mais dites-moi, de grâce, comment Guillaume serait puni, s'il venait à être tué demain, au cas où il n'y aurait pas de vie future?...

Dites-le-moi: ouvrez vos manuels de morale laïque, de morale indépendante, de morale sans Dieu, et cherchez-y, je vous prie, quelque

sanction qui s'applique à l'impérial bandit. La ruine de ses ambitions? Il les verrait, s'il mourait maintenant, réalisées en partie!... — Le jugement de l'opinion?... Celle de l'Allemagne est pour lui; et la nôtre, une de ses joies est de la braver!... — La réprobation de l'histoire?... Il se figure qu'il y prendra place entre Alexandre et Napoléon!...

Quoi donc, alors?... Et vous voici placés dans ce terrible embarras: d'un côté, vous voulez une justice, il vous la faut, vous l'en avez besoin, vous la réclamez... Et d'un autre côté, vous ne la voyez nulle part: cet homme n'avait peut-être qu'un châtement, ses remords, et la balle qui le frappe vient précisément l'en délivrer...

Il n'y a qu'une ressource à votre « faim et soif de la justice »: c'est qu'il y ait une autre vie, une vie réparatrice... Et il faut bien en venir là.

C'est ce qui fait que plus d'un incroyant s'est posé, à nouveau, le problème de l'au-delà; — que plus d'un incrédule a prié, dit-on, pendant la maladie de Guillaume, pour qu'il n'en meure pas; — que Clémenceau lui-même a admis que, pour les empereurs allemands, il y aurait des « comptes à rendre ».

Et devant cette question: « Si Guillaume était mort?... », nous nous disons tous, — non seulement nous, les croyants, mais vous aussi, les incroyants d'hier: — Heureusement, il ne serait pas mort entièrement! Et il y a une autre vie où il serait châtié.

(La Réponse.)

Abbé DUPLESSY.



RUCHE D'ABEILLES

Chrétiens, quand vos yeux rencontrent une ruche entourée d'abeilles, pensez à la leçon que vous en pouvez tirer.

La ruche est une fabrique, un atelier, une famille, une ville.

Là, il y a une hiérarchie, des supérieurs et des inférieurs; chacune des abeilles a sa place et sa fonction spéciale; les unes sont occupées à butiner sur les fleurs, les autres à ordonner l'intérieur; celles-ci font le gros ouvrage, les autres le polissent, mais toutes travaillent avec ardeur.

L'abeille travaille peu pour elle-même, beaucoup pour les autres.

De même, artisans chrétiens, travaillez en vue de votre famille, en vue de l'avenir, en vue de l'épouse, des enfants, des parents que Dieu vous a donnés; travaillez aussi dans l'intérêt de votre maître, comme tout brave ouvrier doit le faire.

Enfin, l'abeille travaille aussi pour Dieu: elle recueille goutte à goutte, au sein des fleurs, la cire qui se consomme sur l'autel en fumant le sanctuaire. Ainsi, chers ouvriers, travaillez surtout en vue de Dieu, en vue d'accomplir sa sainte volonté, et que votre travail, comme celui de l'abeille, soit accompagné du murmure divin de la prière intérieure; et Dieu, qui voit vos œuvres, vous en rendra le prix en célestes bénédictions.

Le Gérant: J.-B. ROUDIL. — Imp. Vve Paquet, R. de la Charité. Lyon.

ÉCHO DE BARBENTANE

Juillet 1916

Sommaire

- Page 02 = Notre gravure, le cabinet de travail de Guillaume II à Achilleion sur l'île de Corfou ;
- Page 02 = Nos dernières fêtes ;
- Page 03 = Mort de l'archiprêtre Beluy, ancien curé de Barbentane ;
- Page 04 = A Notre-Dame de Lumière ;
- Page 04 = Lettre du capitaine Barthélemy le 5 mai 1916 ;
- Page 08 = Livre d'or ;
- Page 10 = Martyrologe ;
- Page 10 = Discours funèbres pour Paul Mouret, ;
- Page 12 = Ajournés des classes 1915, 1916, 1917 ;
- Page 12 = Courrier militaire ;
- Page 17 = États Religieux ;
- Page 17 = Prières des tranchées, Paul Déroulède ;
- Page 18 = L'aumônier, abbé Duplessy ;
- Page 19 = Si Guillaume était mort ?
- Page 20 = Ruche d'abeilles.

Les 6 tués cités dans cet Écho : Louis Ayme ; Charles-Léon Ayme ; Lucien Chabert ; Louis de Granrut ; Pierre Glénat et Guillaume Berlhe (poilus de Rognonas).

Les 6 blessés cités dans cet Écho : Jean Bruyère ; Auguste Issartel ; Guillaume Marteau ; Pierre Ménard ; Paul Mouret et Gaston Nazon.

Le prisonniers cité dans cet Écho : Marius Poitevin.

Les 71 soldats cités dans cet Écho* : J. Amy ; Julien Audibert ; Charles-Léon Ayme ; Louis Ayme ; Pierre Ayme ; G. Bard ; Fernand Barral ; JM Barthelemy ; Guillaume Berlhe ; Etienne Bernard ; L. Bertaud ; Bonjean ; Albert Brus ; Jean Bruyère ; Paul-Julien Cabassole ; Joseph Chabas ; Lucien Chabert ; Louis Courdon ; René Daire ; JM Deurrieu ; Marius Escalier ; Jean Fontaine ; Joseph Fontaine ; Louis Fontaine ; Louis François Gabriel ; Marcellin Gaffet ; Léontin Gilles ; Antoine Giraud ; Joseph Giraud ; Pierre Glenat ; Louis Gontard ; Marcelin Gourret ; Charles Granier ; Louis de Granrut ; Léon Grassot ; Auguste Issartel ; Léon Jaoul ; JM Joubert ; Louis Laget ; Louis Linsolas ; Jean Marceau ; Louis Marchand ; Claude Marteau ; Guillaume Marteau ; Jacques Marteau ; Jean Martin ; JM Martin ; Jules Menard ; Pierre Menard ; Léopold Michel ; Adrien Montagné ; Antonin Mouiren ; François Mouret ; Jean Marie Mouret ; Paul Mouret ; Pierre Mouret ; François Mourrin ; Henri Mus ; Paul Mus ; Gaston Nazon ; Théophile Pascal ; Louis Petit ; Jean Marie Peyric ; Pialot ; Marius Poitevin ; Jean Bapt. Joseph Reboul ; Joseph Revial ; Antoine Rossi ; H Rouqueirol ; Henri Serignan ; Marcel Vayen et Veray.

Autres index : Corfou ; Achilleïon ; Paul Déroulède ; Duplessy.

Sources : collection Yvette Mus (ex-collection Joseph Bruyère) ; collection Josette et Jean Constant.

* Certains correspondants peuvent écrire plusieurs fois.